

La Revue Canadienne publie un Album litté- raire et musical, paraissant tous les mois, par li- vrations de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15,

RUE ST-VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN,

MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISSENT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

Abonnement au Journal... Abonnement à l'Album... PRIX DES ANNONCES... Tout insérer... Tous les insertions subséquentes, le quart du prix.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

SIR THOMAS MOORE.

La poésie, la musique, la voix de Moore ne sont qu'à lui, et il y a dans toutes une expression qu'aucun autre n'a possédée et ne possédera jamais.

Lord Byron.

Ce fut une belle époque pour la poésie anglaise... La poésie, la musique, la voix de Moore ne sont qu'à lui, et il y a dans toutes une expression qu'aucun autre n'a possédée et ne possédera jamais.

En Angleterre, comme en Allemagne, comme en Italie, comme en France, partout enfin on dit que l'élan poétique du siècle est épuisé; à l'audacieuse originalité des premiers efforts a succédé partout une stérile abondance de productions médiocres.

En cette nuit émaillée de vers luisants, le biographe, qui est obligé de parler de poètes vivants, et qui n'a pas le droit d'inventer des poètes illustres, n'a rien de mieux à faire que de s'enquérir des vétérans qui, après avoir glorieusement fourni leur carrière, se reposent aujourd'hui sur leurs lauriers.

Thomas Moore est un des derniers survivants de cette brillante pléiade de poètes dont j'ai parlé plus haut. L'auteur des *Melodies Irlandaises*, des *Amours des Anges*, et de *Lalla Rookh*, a même joui pendant plusieurs années de l'insigne honneur de former, avec Walter Scott et Byron, une sorte de triumvirat généralement reconnu et accepté par l'Angleterre.

Cependant, le nom de Thomas Moore est encore un des noms littéraires les plus brillants de ce siècle; l'extrême souplesse de son talent, exercé dans tous les genres de poésie, depuis l'ode anacréontique, l'épigramme, la ballade, le poème épique, jusqu'à la satire politique, dans laquelle il obtint jadis un éclatant succès, lui a valu, sans parler de ses ouvrages en prose, dont plusieurs sont très-remarquables, une popularité fondée sur les suffrages des esprits les plus différents, acceptée en Angleterre par les salons comme par les comptoirs, et saluée jusque sous la hutte du paysan.

L'Irlande en particulier, l'Irlande, dans sa persistante misère, n'a cessé de demander des consolations aux chants d'un poète qu'elle chérissait comme un de ses patriotes les plus dévoués, comme le mélodieux organe de ses souvenirs de guerre et d'amour, de ses douleurs, de ses plaisirs, de ses colères et de ses espérances.

Thomas Moore est né, le 28 mai 1780, à Dublin, d'un honorable négociant, M. Garrett-Moore, qui n'eut que ce fils et deux filles. Tendrement aimé de son père, de sa mère et de ses sœurs, le poète a conservé de son enfance des souvenirs de bonheur dont la trace se retrouve fréquemment dans ses poésies, notamment dans une épître adressée d'Amérique à sa sœur. Dans les diverses préfaces ajoutées à la collection récente de ses œuvres complètes, Thomas Moore, comme tous les poètes qui vieillissent, aime à revenir sur les divers événements de sa

vie; il nous a lui-même facilité notre travail de biographe, et nous le laisserons souvent parler.

« Je ne saurais dire, écrit-il dans une de ses préfaces, à quel âge je commençai à chanter et à rimer. J'avais pour maître d'école M. Samuel Whyte, homme ridiculement vain, mais sensible et bon, qui trente ans auparavant avait été le premier maître de Sheridan, et qui après un an d'épreuves l'avait déclaré idiot. Il donnait aussi des leçons de littérature aux jeunes Irlandais de grande maison et adorait la comédie de société; ce goût s'était répandu en Irlande, depuis quelques années. A Castletown, à Carton chez le duc de Leinster, à Marley chez les Latouches, on organisait des représentations dont on confiait la direction à M. Whyte. En 1776, il avait fait le prologue de la mascarade de *Comus*, jouée à Marley, et dont le fameux orateur Grattan fit l'épilogue, seul morceau de poésie que ce grand homme ait jamais écrit. Dès l'enfance j'adorais ces jeux; M. Whyte y exerçait tous ses élèves et j'y brillais; j'en gardai toujours le goût. Plus tard, quand je jouais à Kilkenny, on m'applaudissait fort dans les rôles comiques, surtout dans ceux où se trouvait quelque allusion à ma petite taille (1). »

« En 1790 (j'avais dix ans), je composai l'épilogue d'une pièce montée par mon maître chez lady Borrows, à Dublin. A treize ans, en 1793, je fus imprimé tout vif dans l'*Anthologie* de Dublin, où j'eus le bonheur d'être qualifié de *très-honorable correspondant*. L'année suivante je fis insérer dans le même recueil un sonnet à mon maître d'école, et c'est là aussi que je lus pour la première fois des extraits du poème des *Plaisirs de la Mémoire*, par ce Samuel Rogers qui devait un jour devenir un de mes meilleurs amis.

« Les circonstances politiques ne contribuèrent pas peu à me former; j'étais Irlandais, par conséquent esclave, et j'avais mille obstacles à franchir dans la carrière du barreau, que ma mère rêvait pour moi, tout en souriant, ainsi que mon père, à mes essais poétiques. La révolution française agita l'Irlande opprimée; je me souviens d'un banquet donné en 1792, en l'honneur de ce grand événement, où me conduisit mon père, et où j'étais assis sur les genoux du président, quand on porta ce toast: « Puisse la brise de France faire voler notre chienne d'Irlande. »

Bientôt, au commencement de 1790, l'Angleterre se vit en guerre avec la France, et le gouvernement anglais, sentant le besoin de pacifier l'Irlande, se décida à abolir les plus dures parmi les lois pénales encore existantes contre les catholiques. Il fut permis aux parents de faire élever librement leurs enfants dans le pays, et l'accès de la plus grande partie des fonctions publiques leur fut ouvert. Le jeune Moore profita de ces concessions pour se faire recevoir, après examen, à l'université de Dublin, et il entra au collège de la Trinité (2).

Vers le même temps il fit ses premières armes dans le genre satirique, et voici à quelle occasion. L'Irlande, persécutée qu'elle allait conquérir enfin une liberté entière, se livrait à la joie et aux fêtes; les idées républicaines de la France se mêlaient aux idées d'affranchissement; des jeunes gens de Dublin avaient formé un club destiné à ridiculiser les pompes de la monarchie, et dans ce but ils avaient choisi pour roi un chanteur, Étienne Harmitage, chargé de distribuer des brevets de chevalerie au milieu de cérémonies burlesques.

« Je fis, dit Moore, une ode épigrammatique en l'honneur de ce bon roi Étienne, et je comparai sa sérénité aux trances du roi d'Angleterre, obligé de faire doubler son carrosse de fer pour amortir les balles des assassins. Au collège, je me distinguai en faisant en vers anglais une dissertation que l'on faisait ordinairement en prose latine; je craignais d'être puni, je fus au contraire félicité et gratifié d'un bel exemplaire des *Voyages d'Anacréon*, avec ce certificat en latin officiel: « *Propter laudabilem in versibus componendis progressum.* »

De bonne heure l'écolier s'était pris de passion pour Anacréon et avait eu l'idée de le traduire; en 1794, à quatorze ans, il avait publié dans l'*Anthologie* de Dublin la paraphrase de la cinquième ode. Ayant traduit plusieurs autres morceaux, il les montra à un de ses professeurs, le révérend M. Kearney, depuis évêque protestant d'Ossory, qui loua la traduction, et engagea

le jeune traducteur à la compléter et à la publier, en lui observant toutefois avec raison que l'université ne pouvait guère encourager la traduction d'un poète érotique.

« Or, à la même époque, dit Moore, le digne prêtre protestant recevait comme cadeau du pape un exemplaire du même *Anacréon*, tiré de la bibliothèque du Vatican. Dans le but de compléter ma traduction, je devins un ami fidèle de la bibliothèque de Dublin, où l'on me laissait par faveur entrer aux heures non consacrées au public, et où j'ai recueilli le peu d'instruction dont les notes de mes divers ouvrages font foi. »

Le poète irlandais n'a jamais, en effet, mélangé les notes; chacun de ses poèmes est presque toujours accompagné d'un supplément scientifique destiné à ceux qui cherchent la raison des choses.

Tandis qu'il préparait ainsi sur les bancs la première production qui devait lui valoir longtemps le surnom d'*Anacréon-Moore*, il se développait en lui une double passion pour la musique et pour la liberté de l'Irlande. « Cette passion ne m'a, dit-il, jamais abandonné. La musique irlandaise avait été étouffée comme tout ce qui faisait notre gloire, lorsqu'en 1796 M. Bunting recueillit et publia des airs nationaux qui me charmèrent. » C'est alors sans doute que naquit dans l'esprit de Moore l'idée qu'il devait réaliser, douze ans plus tard, dans la plus populaire de ses œuvres, l'idée d'adapter des paroles à ces airs.

L'entreprise était difficile; car, comme l'a très-bien dit Moore lui-même, « le poète qui veut rendre les divers sentiments qu'ils expriment doit comprendre et éprouver ce rapide mouvement de l'esprit et du cœur, cet inexprimable mélange de tristesse et de légèreté qui composent le caractère des irlandais, et dont leur musique est profondément empreinte. Dans nos airs les plus gais, s'insinue toujours quelque note plaintive qui jette son ombre en passant, et prête à la gaieté même un nouveau genre d'intérêt. » C'est là ce que le poète a si admirablement réalisé dans ses *Melodies irlandaises* dont je parlerai.

Au moment où l'école de Dublin se passionnait pour les chants des vieux bardes de son pays, l'association des Irlandais-Unis, catholiques et protestants, organisait un mouvement général qui devait coïncider avec l'arrivée d'une armée française envoyée par le Directoire. Lié avec le jeune et beau Robert Emmett, depuis si fameux par son patriotisme, sa fin malheureuse et l'amour héroïque qu'il inspira à la noble fille de Curran, cette jeune et belle Sarah, cette fiancée-veuve, dont l'auteur des *Melodies* a immortalisé les douleurs et la mort, Thomas Moore s'associait avec une ardeur à tous les projets, à toutes les espérances des patriotes.

Un journal très-audacieux, la *Presse*, était publié par eux à Dublin. Moore y glissa plusieurs articles à l'insu de sa famille; cependant sa mère, ayant découvert sa co-opération à cette dangereuse entreprise, parvint à l'y faire renoncer, mais il continua ses relations avec Robert Emmett. Un jour qu'il jouait devant lui au piano une marche guerrière de la vieille Erin, le jeune patriote électrisé s'écria: « Que ne puis-je voler au combat, aux sons de cet air, à la tête de vingt mille hommes? L'heure du combat ne sonne que trop tôt; l'un des chefs ayant été arrêté, le comité exécutif, craignant d'être prévenu par le gouvernement, arrêta qu'il fallait agir sans attendre l'arrivée des troupes françaises. Déjà le jour avait été fixé, lorsqu'un traître, Reynolds vendit le plan des conjurés. L'insurrection n'en éclata pas moins; mais, prévenue et paralysée, elle ne se produisit que pour amener, de la part du gouvernement anglais, la plus sanglante répression. Robert Emmett échappa aux dangers de la lutte, mais pour monter quelques années plus tard sur l'échafaud. Un autre héros de roman plus illustre encore, lord Edouard Fitzgerald, l'idole de l'Irlande et le chef de la rébellion, paya de sa vie son dévouement à sa patrie. Thomas Moore a élevé plus tard à ce noble fils d'Erin un monument historique dans l'ouvrage en prose publié en 1831 sous le titre de *Life and Death of Lord Edward Fitzgerald*. Cet ouvrage renferme le tableau aussi exact qu'éloquent de tous les faits qui se rattachent à l'insurrection de 1798 et de causes qui la firent échouer. Cet échec eut pour résultat immédiat un redoublement de rigueurs et de destruction du Parlement irlandais.

Tandis que le sang coulait partout sous les baïonnettes anglaises, lord Clare vint faire une enquête sur les opinions des étudiants de l'Université, et le jeune Moore, fortement soupçonné, n'échappa qu'avec peine aux poursuites du commissaire anglais.

L'année suivante, en 1799, l'étudiant de Dublin se rendit à Londres pour se faire recevoir membre de la Société de Middle-Temple, espèce de succursale qui ouvre l'entrée du barreau. Il emporta sa traduction d'*Anacréon*, qu'il publia en 1800, en y joignant une ode grecque de sa façon, et en dédiant le tout au prince de Galles. Ce prince, ami de Sheridan et de Fox, et des principaux whigs, jouait alors un rôle d'opposition qui l'avait rendu très-populaire. La traduction de Moore, bien qu'un peu maniérée et affectée dans sa grâce, au détriment de l'original, eut par cela même un très-grand succès;

elle ouvrit à son auteur l'entrée des salons les plus brillants, et le détermina à renoncer définitivement au barreau. L'année suivante, en 1801, il donna un volume de poésies érotiques, en partie originales, en partie imitées des anciens; ces poésies assez gracieuses, mais où la liberté est poussée par fois jusqu'à la licence, furent publiées sous le pseudonyme caractéristique de *Little* (petit).

« M. Little, disait plaisamment l'auteur dans sa préface, est mort à vingt et un ans; il était assez paresseux, peu ambitieux, grand amateur des poètes érotiques, Tibulle, Catulle, Propertius, etc., etc. Sa vie, sa généalogie intéresseraient peu le public; la plupart de ses vers ont été composés à un âge si tendre que les critiques doivent avoir un peu d'indulgence en les jugeant. » — *A continuer.*

AGRICULTURE.

EMPLOI DES OS COMME ENGRAIS.

Les agriculteurs anglais sont en général moins aveuglément attachés aux anciennes routines que ceux de notre pays; aussi les voit-on se réaliser tous les jours de beaux bénéfices, en appliquant hardiment à la pratique agricole les conseils de la science. C'est ce qui arrive aujourd'hui pour les os, très riches, comme on sait, en phosphate de chaux, et que, par cette raison, les chimistes les plus habiles, MM. Dumas, Pnyen, Liebig, etc., ont considérés comme étant l'engrais par excellence pour les céréales, qui contiennent elles-mêmes beaucoup de ce phosphate.

Les agronomes ont observé que, par certains procédés, il était possible de réduire les os à un état qui permet d'en attendre des effets plus prompts et plus utiles.

Il les ont fait réduire en poudre fine; mais en même temps il les ont employés avec trop de parcimonie. D'autres les ont mis en tas pour leur faire subir, durant huit jours une fermentation qui les ramollit; d'autres les ont fait fermenter avec du fumier. Treize propriétaires, expérimentant isolément, ont été unanimes pour déclarer ce dernier mode le plus avantageux. Ainsi, tous ces procédés sont basés sur la désagrégation mécanique des os, mais aucun ne les a rapprochés des propriétés fécondes du guano.

Il y a peu de temps, on a proposé un procédé nouveau, et depuis deux à trois ans, ce procédé généralement adopté par les fermiers écossais, est devenu une partie intégrante des travaux de ferme. Il consiste en une décomposition et une dissolution plus ou moins complète des os dans l'acide sulfurique.

Les os réduits en poudre par la meule, ou simplement brisés en fragments, à l'aide d'un marteau, s'il n'existe pas de moulins à cet effet, sont placés dans une cuve en fonte, en pierre, en terre ou en bois; on y ajoute de l'eau bouillante, moitié de leur poids, puis on y verse peu à peu, agitant continuellement, une seconde moitié de leur poids d'acide sulfurique du commerce. D'abord on aperçoit une vive effervescence qui cesse insensiblement. Puis, en ne cessant de remuer, le tout prend la consistance d'une bouillie épaisse, dans laquelle les fragments d'os disparaissent, et, après huit ou dix jours, on mélange cette masse pâteuse avec une suffisante quantité de sciure de bois, de poussière de charbon de terre bien sèche, de manière à la rendre pulvérulente et assez fine pour traverser le semoir. Mieux vaudrait mettre préalablement les os en tas, et les ramollir par la fermentation. Un mois, au moins, est nécessaire à cette opération. Elle est surtout indispensable si les os sont volumineux; car à moins d'augmenter la dose de l'eau et de l'acide sulfurique, ils ne se dissolvent pas entièrement.

Un second procédé consiste à délayer la bouillie dans cinquante ou cent fois son volume d'eau, et à répandre ce mélange comme engrais liquide. Au printemps, pour les prairies ou les céréales, on porte la dose de l'eau à deux cents fois le volume, et seulement à cinquante parties d'eau en poids, quand il s'agit de nœuds.

L'application sous forme liquide est, sans contredit, la meilleure, la plus avantageuse, mais aussi elle demande plus de temps.

FAITS DIVERS.

Commerce de l'Inde.—L'importation des foulards de soie des Indes en Angleterre a été prohibée jusqu'en 1826. Dans le cours de cette dernière année, le droit fut fixé à 20 0/0, et réduit, en 1835, à 5 0/0. Il a été importé des Indes anglaises dans la Grande-Bretagne:

En 1831.....	183,474 foulards.
En 1835.....	381,229
En 1840.....	546,826
En 1845.....	727,563

Ces foulards sont ensuite imprimés en Angleterre, et il en a été réexporté en France, de 1835 à 1840, en moyenne, pour une somme de 3,785,000 fr. par année. La laine a été exportée pour la première fois de l'Inde en 1833, année pendant laquelle l'Angleterre en reçut 3,721 liv. angl. Cette exportation s'est montée en 1845 à 3,975,868 liv. Le café importé en Angleterre de ces mêmes possessions s'élevait

en 1831 à 7,457,300 livres; en 1840 à 16,885,698 liv.; en 1844, à 19,461,000 livres; et en 1845, à 22,211,751 liv. La valeur totale des exportations de l'Inde anglaise a été en 1835 de 76 millions 384,325 fr. pour la Grande-Bretagne, et de 206 millions 373,275 fr. pour les autres pays. En 1840, de 149 millions, 250,76 fr. pour l'Angleterre, et de 284,609,750 fr. pour les autres pays. En 1844, l'exportation s'éleva à une valeur de 172,517,300 fr. pour la Grande-Bretagne. Les ports de Calcutta et Bombay expédièrent pour la métropole, en 1842, une valeur de 178,018,700 fr., et en 1844, pour les pays étrangers, la somme énorme de 415,535,400 fr. Le seul port de Calcutta exporta pour l'Angleterre, en 1845, une valeur de 134,216,975 fr., et pour l'étranger, 252,595,500 fr.

Importations.—La valeur totale des importations reçues par les Indes Anglaises a été de 74,335,575 fr. en 1822. Elle s'éleva en 1836 à 155,851,975 fr., dont 407,145,725 fr. exportés de la Grande-Bretagne.

Navigations.—Il est entré dans le port de Calcutta, en 1801, un total de 59,949 tonneaux; 87,124 tonneaux en 1811; 102,861 tonneaux en 1821; 89,284 tonneaux au 1831, et 266,113 tonneaux en 1841.

ITALIE.—Le journal romain *il Contemporaneo* a été récemment prohibé à Turin. Le roi de Sardaigne resta fidèle à son caractère: toujours même incertitude, même indécision dans ses idées et dans ses actes; tantôt à ceux-ci, tantôt à ceux-là; aujourd'hui dans le camp libéral, demain sous le joug des rétrogrades, il appartient à tout le monde excepté à lui-même.—Son conseil des ministres s'occupe en ce moment d'un important projet, la création d'un cours de cassation; le ministre de la justice a rédigé dans ce but un projet de loi; on ne sait trop quelle sera la décision de Charles-Albert en donnant l'existence légale à une institution réclamée cependant par l'opinion publique. Il croquerait des préjures et des intérêts, de la résistance desquels il n'aura peut-être pas l'énergie de triompher.

D'après les conseils du ministre de la guerre, le comte de Villamarina, le roi vient de proposer au gouvernement romain un vassal au surcroît un légat-apostolique, envoyé par Pie IX, doit aller en Amérique et dans l'Océanie examiner l'état du catholicisme dans ces contrées.

L'Autriche paraît triompher dans le duché de Parme depuis les troubles du 16 juin. La police continue ses rigueurs, les lettres écrites de Toscane aux habitants de Parme sont interceptées, et les feuilles politiques régulièrement saisies à la douane.

A Lucques, ainsi que nous le faisons dernièrement présenter, l'opinion publique a obtenu satisfaction des violences exercées contre la population: le secrétaire de la police Pallavicini a été destitué, ainsi que trois officiers de gendarmerie. Les citoyens, qui se sont formés spontanément en patrouilles, ont empêché, par leur énergie et leur modération, le retour de nouveaux désordres.

La ville de Pise a célébré l'anniversaire de l'amnistie en donnant au théâtre une représentation au bénéfice des salles d'asile, institution, hautement favorisée par Pie IX.

—Il s'est formé dans la Grande-Bretagne, pays des associations, plusieurs corporations, parmi lesquelles on distingue *The Society of Catholic Ladies*, dont le but est la création de nouvelles églises; la marquise de Wellestly, la duchesse de Leeds, la comtesse de Stafford, sont membres de cette institution dirigée par l'évêque de Londres Mgr Griffith.

La fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans.—On lit dans les feuilles louisianaises du 19 août:

« L'épidémie augmente d'intensité. Le rapport du Bureau de Santé signale, pour les vingt-quatre heures écoulées de lundi à mardi, cinquante-deux décès occasionnés par la fièvre jaune. C'est là un chiffre énorme: dans nos plus mauvaises années, il a été rarement dépassé. Pourtant, les ravages de la maladie semblent se borner aux classes indigentes qui travaillent la misère, et surtout aux émigrants, dont on connaît l'absolu dénuement. Nos concitoyens du Nord et de l'Est succombent rarement au fléau. Ainsi, au centre même de la ville, dans les quartiers où résident les familles quelque peu aisées, les hommes du commerce et de professions libérales, la fièvre ne sevit presque pas, tandis que dans les faubourgs où afflue la population étrangère, la mortalité est effrayante. »

Les eaux de Saratoga.—On nous écrit de Saratoga, 26 août:

« Quoique la température se soit notablement refroidie, la petite ville de Saratoga et ses bords sont encore encombrés de voyageurs. Parmi ceux qui sont arrivés, à la dernière heure, à l'hôtel des États-Unis, figurent le gouverneur Young de l'Etat de New-York, et la signorina Barilli, avec son frère Antonio. Le gouverneur Young est un homme de taille moyenne, un peu corpulent, mais d'une intelligence remarquable, et plein de vivacité, et sa physionomie offre tout le cachet d'une haute intelligence. Il est convalescent d'une maladie qui a mis ses jours en péril, et pour hâter son rétablissement, il a

(1) On sait du reste que la réputation de Walter Scott à l'étranger est fondée bien plus sur ses romans que sur ses poésies, bien que ces dernières, qui ont commencé sa gloire, aient été et jouissent encore en Angleterre d'un grand succès.

(2) Ces renseignements, que nous trouvons dans une nouvelle préface ajoutée par Moore à la dernière édition de sa traduction d'*Anacréon*, semblent indiquer que le poète est né d'une famille catholique; cependant d'autres préfaces nous le présentent comme membre de l'église réformée, et nous croyons que Moore est en effet protestant.